

CHAPITRE 10

PENTHALAZ

Revenons un peu en arrière, au moment où je quittai St-Prex.

À mon 20^e anniversaire, l'une de mes copines invita les membres de sa communauté à célébrer cet important événement. Parmi celles-ci, se trouvait une très jolie blonde, voluptueuse et ma foi fort sensuelle: Claire-Anne Conod. L'attraction fut aussi forte que réciproque. Ainsi, après une visite de St-Prex *by night* en compagnie du groupe, nous nous étions évadés du côté des bois longeant le lac. Nous avons admiré entre autres choses les étoiles de cette belle nuit d'été... et les astres purent apprécier...

Nous nous entendions si bien que nous avons décidé de vivre ensemble. Je m'étais mis en quête d'un nouveau logement, celui de St-Prex ne suffisant plus. Quelques recherches et notre dévolu fut jeté sur un appartement à Penthaz.

La demeure était spacieuse et très éclairée. On y comptait deux chambres à coucher, salon, cuisine, salle de bains et un long corridor. Sa situation en campagne vaudoise, proche de Lausanne et son bas prix déterminèrent notre choix. Pour la première fois j'allais partager mon existence avec une femme. Nous avons décidé de cohabiter en camarades. Nous couchions ensemble mais ne dormions pas dans le même lit. Ainsi, faisons-nous chambre à part. Pour moi, c'était essentiel et une condition *sine qua non*. Au début, j'appréhendais cette vie de couple, mais cette crainte était moins importante que le sentiment de solitude que j'éprouvais alors. Je me suis donc lancé et fus vite rassuré.

C.-A. était une femme très calme et douce. Elle menait conjointement ses études ainsi qu'un travail d'infirmière de nuit. Nous partagions ensemble le bonheur d'une vie sereine et sans passion. C.-A. me comprenait aussi bien avec son cœur qu'avec son intelligence. J'aimais la compagnie de cette femme sensible, pleine de classe et de retenue.

La plupart de nos week-ends, nous les passions chez ses parents habitant à Ste-Croix. Elle voulait me faire plaisir mais en fait, elle s'y rendait à contre-cœur. J'ai très vite compris pourquoi.

Le couple habitait une maison «petits-bourgeois». Le père, retraité de chez «Hermès», une «boîte» de machines à écrire à boule, occupait un poste de directeur, ce qui lui donnait un certain ascendant. Sa mère, très malheureuse, s'était réfugiée dans le silence et la résignation.

Elle était très réservée et excessivement froide. Sa bigoterie quasi pathologique l'avait conduite à une lecture «acharnée» de la sainte Bible et de ses interprétations sévères. À l'écouter et surtout la croire, on se serait brûlé les doigts rien qu'en ouvrant le saint ouvrage. Dans ce dernier, Dieu passerait son temps à se venger des hommes qu'il punirait des feux de l'enfer à la moindre incartade.

Ils étaient de ces couples qui vivent depuis trop longtemps ensemble, ayant égaré la raison de leur «association» qu'ils entretiennent à coups de concessions.

Tous deux étaient corrects à mon égard mais je me sentais plus proche de lui. Nous parlions techniques et inventions car il en connaissait un «bout» sur la question.

Depuis que monsieur était à la retraite, il était devenu trop «encombrant» pour sa femme, dont la vie était organisée comme du papier à musique (bien triste musique) et ce, depuis des «siècles». Cette «fausse note» perturbait le train-train quotidien de cette femme psychorigide. Elle finit par l'obliger à se tenir hors de la maison durant la journée afin qu'il ne traînât pas dans ses pattes. Cela me faisait penser à Hug, m'interdisant l'entrée de l'orphelinat malgré le fait que je «gelais» dehors.

Tout ceci m'avait frappé et cadrait mal avec ma quête éternelle du «couple parfait» et de la famille idéale. C.-A. m'expliqua les tenants et aboutissants de leur *modus vivendi*. Elle dut être suffisamment convaincante puisque j'ai fini par m'habituer à cette situation et peut-être même... l'accepter.

Mes journées à Penthaz se suivaient et se ressemblaient et ce n'était pas pour me déplaire puisque synonymes de stabilité et de bonheur. À cela s'ajoutait le plaisir de construire ma vie... c'était essentiel pour moi.

Je travaillais beaucoup mon instrument en plus de mes études. J'usais mon fond de culotte durant les nombreuses heures passées à jouer du piano. C'était mon époque F. Chopin. J'interprétais un vaste répertoire de ce compositeur allant de ses études opus 10 et 25 aux différentes polonaises, valse et surtout sa 1^{re} ballade.

Parmi ces études, il y en avait une que je travaillais particulièrement attentivement puisqu'elle avait son lot de difficultés décortiquées par Alfred Cortot. C'était l'étude chromatique. On parcourait le clavier de nos doigts agiles selon des montées et descentes par demi-ton, d'où son nom de chromatique. Dans son œuvre, F. Chopin avait l'art d'associer technique et beauté. Travailler son répertoire était infiniment plus motivant. Sur les conseils de mon prof de l'époque, je travaillais cette étude avec une gomme couchée sur le dos de la main droite. Le but: exécuter la pièce sans faire tomber la gomme était synonyme de stabilité de la main droite malgré la difficulté technique.

Lorsque j'interprétais cette étude, surnommée «Radio London» par mes voisins, celui du dessus semblait loin de partager mon plaisir, à en croire la façon dont il martelait sa femme. Un jour, l'infortunée vint chercher refuge chez nous. Nous l'avions alors confiée aux soins des «flics».

Lorsqu'ils débarquèrent, celle-ci leur dit: «... Ce n'est pas si grave, mes voisins ont interprété un peu excessivement une légère dispute que nous avons eue avec mon mari.» Son explication n'a pas dû convaincre les «poulets», puisqu'elle portait un superbe «œil au beurre noir» et qu'ils finirent par embarquer avec eux l'auteur de cet «art brut».

* * *

Un grand événement de ma vie fut l'acquisition d'un petit chat noir et blanc. Il fut un de mes «PLUS GRANDS COMPAGNONS» durant les années qui suivirent. Minou aimait se balader en rase campagne à mes côtés, comme l'aurait fait un chien. Il était très ludique. Il adorait courir près de moi et lorsque j'atteignais une certaine vitesse, il me rejoignait et –me coupant la route par un passage «inopportun» entre mes jambes– inéluctablement me faisait chuter. Une fois au sol, il me grimpait dessus et s'asseyait sur moi, adoptant une attitude victorieuse telle celle de David sur Goliath.

Ce chat était très proche de moi affectivement. C'était un compagnon devenu très vite indispensable à ma vie. Il me surprenait jour après jour. Nous nous endormions ensemble le soir venu et une fois assoupi, il filait à l'anglaise pour me rejoindre le lendemain matin sur un claquement de bouche. Il était si bon et compatissant. Il me faisait tellement de bien... je l'aimais tout simplement.

Un soir, alors que je faisais du stop pour rallier mes cours à Lausanne, Minou voulut me rejoindre pour quelques caresses. Surpris et terrorisé par le vrombissement d'une voiture, il eut le très mauvais réflexe de traverser la route pour fuir cette source de danger. La voiture lui passa dessus. J'étais atterré, horrifié, j'ai cru perdre la raison, en voyant ce qui semblait être son cadavre. Je me suis précipité pour le secourir. Il gisait là, comme mort. Je l'ai immédiatement ramené chez moi et l'ai couché sur une couverture dans la baignoire, afin qu'il soit au chaud et surtout qu'il puisse faire ses besoins à loisir. Je le confiai à la garde de mon amie. Quelques jours plus tard, après une boiterie, Minou se rétablit rapidement, mais ce qui m'apparut comme d'énormes pustules noires sur sa queue, était en réalité un début de gangrène.

* * *

Je n'ai pas de photo de Minou... mais essayez d'imaginer...